

Compte rendu

Ouvrage recensé :

PALAZUELOS, J.C., VIVANCO, H., HORMANN, P. y C. G. GARBARINI (1992) : *El error en traducción*, Pontificia Universidad Católica de Chile, Facultad de Letras, Instituto de Letras, Departamento de Traducción

par Georges L. Bastin

Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal, vol. 38, n° 2, 1993, p. 349-351.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001992ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Comptes rendus

■ PALAZUELOS, J. C., VIVANCO, H., HORMANN, P. y C. G. GARBARINI (1992): *El error en traducción*, Pontificia Universidad Católica de Chile, Facultad de Letras, Instituto de Letras, Departamento de Traducción, 75 p.

Les docimologues mais aussi les pédagogues de la traduction liront ce petit ouvrage du Département de traduction de l'Université Catholique du Chili avec intérêt; sans aucun doute, *El error en traducción* deviendra une référence incontournable. Rédigé par une équipe pluridisciplinaire (traducteurs, professeurs de traduction, un linguiste et un

spécialiste de la langue espagnole), ce travail est un modèle de rigueur qui définit avec limpidité son objet, ses objectifs, sa méthodologie et son corpus.

L'objectif: «mettre au point une taxonomie de l'erreur qui soit applicable à l'enseignement de la traduction, en particulier dans le domaine de l'évaluation» (pp. 11-12), uniquement vers la langue maternelle.

Avec comme point de départ un diagnostic empirique des erreurs de traduction commises par des étudiants, les auteurs décrivent la technique de l'analyse d'erreur dans l'enseignement et l'apprentissage d'une langue étrangère et adoptent comme cadre théorique la conception du langage d'Eugenio Coseriu.

S'il est vrai que rares sont les linguistes qui ont contribué au développement de la traductologie — Ch. Bouton disait que les traducteurs avaient davantage apporté à la linguistique que les linguistes à la traduction —, certains d'entre eux méritent d'être relus. C'est le cas de E. Coseriu, mais aussi celui de A. Gardiner, F. Brunot et quelques autres qui ont su s'affranchir de la dictature de la langue pour pénétrer véritablement dans l'acte de communication verbale. Coseriu propose trois niveaux de langue: «universel» doté d'un «savoir élocutionnel», «historique» doté d'un «savoir idiomatique» et «particulier» doté d'un «savoir expressif». Ces niveaux permettent de situer avec précision les déviations ou les fautes commises par les traducteurs. Ensuite, se fondant sur le fait que traduire c'est exprimer un même contenu textuel dans des langues différentes (Coseriu), les auteurs étudient les «contenus» définis par Coseriu, à savoir «désignation», «signifié» et «sens» (quel autre linguiste s'est aventuré sur un tel terrain?). Ils aboutissent ainsi à une classification des erreurs de traduction objective et difficilement réfutable. Bref, un objectif bien atteint.

L'ouvrage établit une distinction entre erreurs de production, d'interprétation et de reproduction. La taxonomie proposée ne tient compte que des erreurs de reproduction qui sont, selon les auteurs, des erreurs «propres à la traduction». Ils ne négligent cependant pas les deux autres types d'erreur qu'ils analysent sans toutefois réussir à fixer une frontière claire entre les trois (D. Gile dans *Meta* 37-2: 251-262, n'y réussit pas mieux). Mais au fur et à mesure de la description des phénomènes de fautes, apparaissent les types d'erreur et leurs causes. Peut-être pourrait-on reprocher aux auteurs d'avoir péché par excès en proposant une analyse par trop fine. Les catégories suggérées sont les suivantes (pp. 41-42):

- | | |
|------------------------|-------------------|
| 1. Sens équivalent | 5. Sens élargi |
| 2. Sens différent | 6. Sens restreint |
| 3. Sens contraire | 7. Sens apparenté |
| 4. Sens inintelligible | |

Aucun travail scientifique qui se respecte ne peut omettre l'illustration ni la justification de ses hypothèses au moyen d'un corpus approprié. *El error en traducción* comprend une application pratique de la taxonomie proposée à deux textes anglais traduits en espagnol par des étudiants en traduction de l'Université Catholique du Chili.

Comme il est dit dans l'introduction: «Nous croyons que l'utilité de ce travail réside... [dans le fait] qu'il ouvre une voie à un domaine très intéressant de la traductologie» (p. 12). Juste, et félicitations pour l'avoir fait! Aussi profiterons-nous de l'occasion pour approfondir un débat que nous ne prétendons pas clore ici.

En premier lieu, il nous paraît indispensable de distinguer, en espagnol, «*significado*» et «*significación*». Certes l'espagnol courant rejette le terme «*significación*», mais en traductologie «*significado*» [signifié] en tant que face conceptuelle du signe linguistique doit se différencier de «*significación*» [signification] en tant qu'acception d'un mot dans

les dictionnaires, c'est-à-dire hors contexte. Coseriu d'ailleurs inclut ces deux concepts dans le terme «*significado*». Il convient de remarquer aussi que la définition de «*sentido*» donnée par Coseriu ne coïncide pas exactement avec celle de «sens» (déverbalisé) équivalent de «vouloir-dire» (préverbal) mais différent de «intention»: les premiers sont objectivement identifiables alors que la seconde n'est identifiable que subjectivement (D. Seleskovitch). Coseriu, pour sa part, recouvre les deux avec «sens». Pour futile que puisse paraître cette discussion, elle n'en est pas moins indispensable si l'on veut éviter les malentendus terminologiques habituels.

En deuxième lieu, nous ne croyons pas que la grammaire générative transformationnelle soit la plus apte à décrire le concept de «paraphrase» (p. 47), cette dernière ayant été définie et largement expliquée par Ch. Bally au début du siècle sans aucun doute bien plus clairement que n'ont pu le faire Chomsky et ses disciples.

Finalement, l'analyse d'erreur est certes une méthode valable pour identifier les sources d'insuffisances pédagogiques; cette méthode, fondée sur l'incompétence linguistique, est très courante en didactique des langues. Néanmoins, la traductologie appelle une démarche plus positive. Si l'on veut décrire, expliquer et (faire) reproduire les processus mentaux conduisant à une traduction réussie, il serait préférable d'approfondir non pas une analyse d'erreur, mais bien une analyse de succès (voir à ce sujet les articles du Professeur Etienne Pietri dans la revue *Contrastes*). Mieux vaut savoir ce qu'il y a lieu de faire plutôt que ce qui doit être évité.

GEORGES L. BASTIN

Université Centrale du Venezuela, Caracas, Venezuela